

# *Impuissance*

*Je ne sais pas si je sais vivre.*

*Plusieurs fois chaque jour je devrais arrêter*

*L'instant qui se faufile et fuit,*

*Et désespérément me cramponner à lui.*

*Je devrais serrer sur mon cœur*

*Les voluptés que j'ai conquises*

*Contre les hommes et la bise,*

*Sentir en moi, autour de moi sourdre la vie,*

*Entendre murmurer, dans l'espace et le temps,*

*Le cantique éternel des recommencements,*

*Tandis qu'éparpillé, distrait, hors de mon centre*

*Je ne puis retenir mon esprit qui combat*

*Pour m'enlever deçà, delà*

*Des bonheurs qui de loin sont clairs et définis*

*Mais sitôt près de moi paraissent des brouillards.*

*Chaque matin je suis mordu*

*Du besoin d'aller vers un but*

*Que mon désir découpe au lointain, dans la paix.*

*Plus loin, toujours plus loin la plaine reposante !*

*Et je marche... mais quand j'arrive,*

*Comme si j'apportais avec moi la tourmente,*

*Je trouve une prairie hérissée par le vent.*

*Je cherche en vain la vérité.*

*Un homme dit : « Elle est ici, »*

*Un autre fait signe : « Elle est là, »*

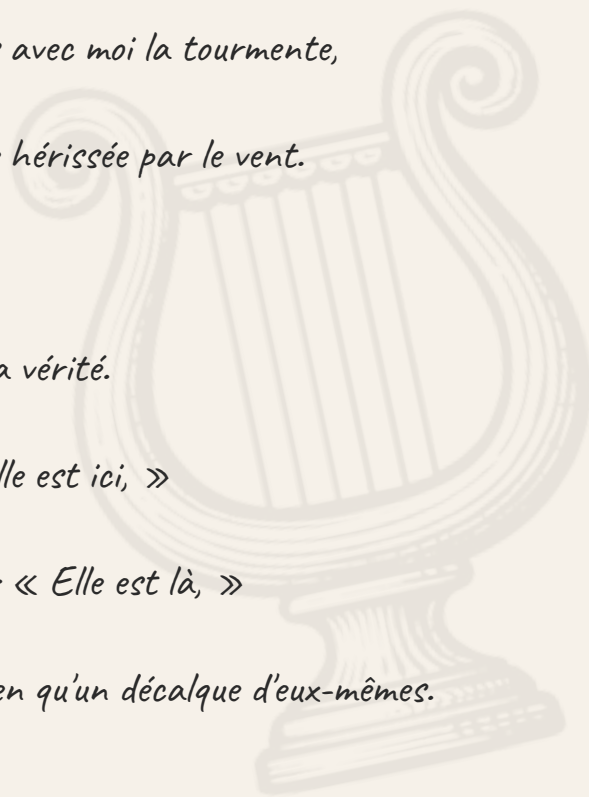
*Mais je ne trouve rien qu'un décalque d'eux-mêmes.*

*Je ne sais s'il vaut mieux être un simple d'esprit*

*Auquel on a tracé sa route,*

*Ou celui qui s'abreuve à toutes les idées,*

*Qu'assaillent tous les doutes.*



*Je ne sais s'il vaut mieux que le monde déploie*

*Les sombres violets et le pourpre du mal*

*Parmi quoi la bonté, pur diamant, flamboie,*

*Ou qu'il devienne sage et terne.*

*Je ne sais même pas*

*Si mieux vaut une nuit d'orgie ou de pensée.*

*Je repousse du pied des dieux*

*Que dans mille ans d'autres, peut-être, adoreront*

*Comme je l'ai fait à mon heure.*

*Parmi les vérités contraires,*

*Chacune calmante à son tour,*

*Je suis comme au milieu des plantes salutaires*

*Mais dont nulle ne peut me soutenir toujours.*

*Je ne sais pas encore*

*Si je n'ai pas toujours rêvé.*

*Tout à coup je perçois que jaunissent les feuilles*

*Et je dis : C'est l'automne !*

*Mais qu'ai-je donc fait de l'été ?*

*Je cherche alors ce qui m'advint dans le passé,*

*La colonnade de ma vie,*

*La volonté libre et suivie*

*Par laquelle je fus moi-même éperdument.*

*Les montagnes et les vallées de l'existence*

*Impérieusement dictèrent ma conduite.*

*La faim me bouscula jusqu'aux lieux d'abondance,*

*Mon courage naquit de l'effroi d'un malheur,*

*D'un malheur à venir plus grand*

*Que celui du moment.*

*Je ne sais sur quoi m'appuyer,*

*Je vis de mouvement et rêve de bonheur*

*Alors que le bonheur, m'arrêtant, me tuerait.*

*Aucun jour ne ressemble au jour qui le précède,*

*Incessamment la voix des âges se transforme.*

*Je passe au milieu de mes frères,*

*Je les vois se rosir de la flamme première,*

*Puis se plisser, pareils à des outres vidées,*

*Et, quelque matin, disparaître.*

*Magiquement croît la forêt*

*Où jadis l'herbe s'étalait.*

*La vie aux formes innombrables*

*S'impose à mes regards, me commande, m'étreint*

*Sans dévoiler ses fins.*

*Et, face à l'étendue, ballant, désespéré,*

*Perdu sur cette terre absurde*

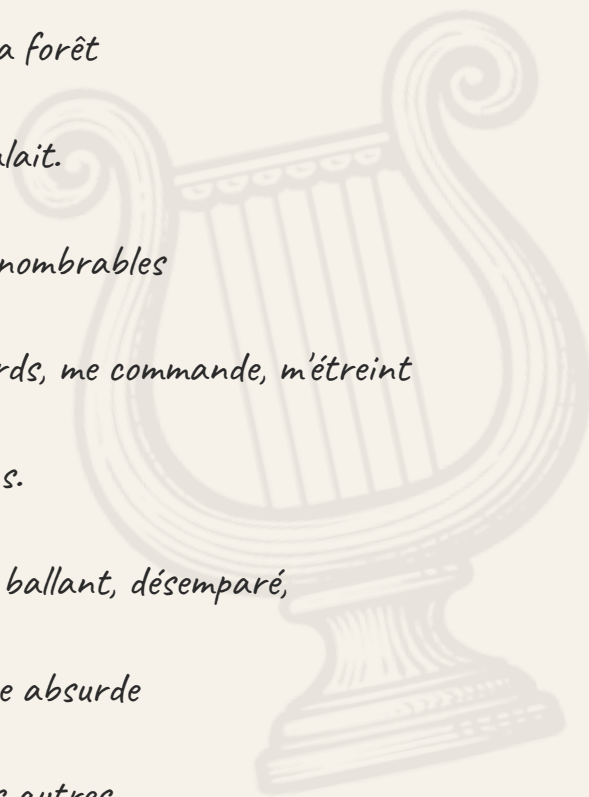
*Où nul ne pénètre les autres,*

*Où nul ne se connaît lui-même,*

*Où nul ne comprend rien,*

*Je crie mon impuissance aux formidables forces*

*De la matière en marche, éternelle, infinie.*



*Alphonse Beauregard (1881-1924)*

